



BERTHELOT & Cie
Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

VIN DE QUININE DE CAMPBELL

ET... FIEVRES... DES MARAIS

REYNOLDS & CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU



RECEPTION D'UN CASTOR.

Sir Hector se fait initier à la loge des Castors.
Le Grand-Vicaire : — Vous jurez une haine éternelle à toute personne que vous verrez porter l'emblème que tiens à la main et que vos emploierez toute votre énergie à les chasser du Canada.
Langevin. Je le jure.
Sir John et son ami : Amen ! Amen !

(Suite.)
— Oui,—répondit Blanche.
—Et... M. de Maug'ron ?
—Il est mort.
—M. de Maillé l'a tué ?
—Oui.
Catherine joignit les mains et leva les yeux vers le ciel avec une profonde expression de reconnaissance. Blanche ouvrait de grands yeux.
—Mais qu'avez-vous donc ?—dit-elle.
Catherine ne lui répondit pas. Elle passa la main sur son front.
—Et... reprit-elle après un silence,—connait-on la cause de ce duel ?
—Non,—dit Blanche.—On ne sait pas au juste, M. M. de Rieux et de Vicilville, qui étaient les seconds de M. de Maillé, ont dit que la querelle avait eu lieu la veille, sur la place de Grève, mais ils n'ont pas donné d'autre explication.
Catherine poussa un soupir.
Quand madame de Diguères fut partie, elle s'agenouilla devant son prie-Dieu, et elle pria longuement.
Le lendemain, elle entr'ouvrit sa fenêtre, et la première personne qu'elle aperçut sur la place de Grève fut le vicomte de Maillé, le visage très pâle, mais l'œil animé et la bouche souriante.
Catherine le regarda longuement, sans chercher à cacher son trouble, puis elle sourit.
Maillé porta la main sur son cœur avec un geste passionné.
Les flammes des prunelles s'étaient heurtées et il y eut dans cette échange muet des pensées, une explosion

sympathie qu'aucune parole n'eût pu traduire.
Ils demeurèrent longtemps ainsi, immobiles tous deux,—oubliant l'immensité de la place qui les séparait.
Il fallut que Barba entrât dans la chambre pour arracher Catherine à cette contemplation extatique.
Catherine cacha son trouble.
Tous les jours elle revit le vicomte, et un matin, en s'éveillant, elle trouva, caché au bas de l'appui de la fenêtre, un bouquet de violettes.
Catherine prit le bouquet, et le porta, enfoui dans son corsage.
Le lendemain, un second bouquet était encore sur l'appui de la fenêtre, et dans ce bouquet était un petit papier menu, plié bien finement.
Catherine resta longtemps hésitante, tenant le bouquet de la main gauche, les regards rivés sur le papier caché dans les fleurs.
La main droite était pendante... Catherine rougissait et plissait tour à tour... Parfois elle avançait la main, puis son bras retombait.
Les pensées les plus opposées sur-

gissaient dans son âme... et lui causaient les sensations les plus vives.
Longtemps elle fut ainsi, émue, inquiète, anxieuse, incertaine, tremblante.
Tout à coup, elle crut entendre marcher près d'elle... Elle tressaillit vivement.
Dans un mouvement brusque, le bouquet lui échappa...
Il tomba sur le plancher, et le billet, se détachant, vola à quelque distance.
Catherine se baissa vivement et ramassa les fleurs et le papier...
Le papier était déplié... c'était une lettre...
Ses yeux s'arrêtèrent sur l'écriture... Elle lut...
Le billet était court...
"MADemoiselle"
"Vous savez que je vous aime. Quoique je ne vous aie jamais parlé, tout en moi a dû vous le dire, depuis l'instant où, pour la première fois, à la Bailliée des roses, je contemplai votre adorable beauté."
"Je vous aime mademoiselle, et mon

voeu le plus cher, mon désir le plus ardent, est que, cet amour, vous me permettiez de l'avouer hautement."
"Si vous consentez à ce que le prince de Bourbon s'adresse à M. le conseiller de Lespars, posez, ce soir, votre bouquet fané à l'endroit même où vous avez pris ce matin les fleurs fraîches."
"Je vous aime de toute l'ardeur de mon âme et de mon cœur, mademoiselle, et je donnerais dix ans de ma vie, pour que cet amour... vous ne le repoussiez pas."
"AMERIC D'ALBANI, VICOMTE DE MAILLÉ."
Ce qui se passa dans le cœur de Catherine, durant les heures de toute cette journée, on le devina.
Dix fois elle relut la lettre... Oh ! les heures semblèrent courtes !
Elle n'avait rien confié à personne, pas même à Barba.
Son amie, madame Des Diguères, avait bien eu quelque soupçon lors du récit qu'elle avait fait du duel, mais Catherine, qui, sous une apparence délicate du corps, cachait une

grande énergie d'âme, Catherine avait dû écarter ces soupçons, ou du moins faire comprendre à Blanche qu'elle ne voulait rien dire et qu'elle ne dirait rien.
Catherine était donc absolument maîtresse de son secret.
Quand le pâle soleil d'hiver commença à descendre, quand la jeune fille vit s'abaisser doucement les aubes envahissantes, elle relut encore cette lettre qu'elle avait placée sur son cœur...
Cette fois, elle porta à ses lèvres le papier froissé avec un mouvement convulsif.
—Oh ! — se dit-elle. — Il ne cherche pas me tromper, il pense ce qu'il écrit...
Elle demeura immobile, puis courbant lentement la tête, comme pour se cacher sa rougeur à elle-même :
—Je l'aime ! — murmura-t-elle.
Elle alla s'agenouiller sur son prie-Dieu, pour prier le Seigneur et causer avec sa mère.
Tout à coup, elle entendit des pas de chevaux résonner bruyamment sur la place. Elle écouta : on heurte violemment à la porte.
—Oh ! oui, je l'aime et j'ai foi en lui ! — dit Catherine en se redressant.
—Mademoiselle ! mademoiselle ! — glapit Barba du bas de l'escalier.
—Qu'est-ce qu'y a-t-il ? — demanda Catherine toute palpitante.
—C'est moi, mon enfant ! — répondit une voix joyeusement émue.
—Mon père ! — s'écria Catherine. Effectivement, c'était le conseiller de Lespars qui revenait de Nancy.
La nuit était venue ; le conseiller ne vit pas la rougeur et l'émotion de sa fille.
—Ah ! —dit-il en l'embrassant.— Qu'il y a longtemps que je ne t'avais vue, chère fille, et que je suis donc heureux de revenir vers toi ! Eh bien ! tu ne me diras rien ?
—Mon père ! —dit Catherine en se jetant au cou du conseiller.
—Et maintenant, ma chère fille, je vais t'apprendre la cause de mon absence de Paris et de mon séjour dans la capitale du duché de Lorraine. Réjouis-toi. Catherine, souris vite, car la nouvelle est bonne.
Catherine était remise ; d'ailleurs, elle était heureuse, bien heureuse, de revoir ce bon père qu'elle adorait.
—Qu'est-ce donc ? — demanda-t-elle en s'asseyant sur les genoux du conseiller, qui ne se laissait pas d'embrasser son enfant.
—Eh bien ! —fillette,—tu sais que, grâce à cet excellent baron de Céranon, à cet ami que la bonté du ciel a fait mien, tu sais que Son Altesse m'avait accordé un revenu en Lorraine !
—Oui, mon père.
—Ce n'est pas tout !